

La reconquête du centre urbain pour la culture: le cas de Mexico

Louis Panabière*

Ces quelques réflexions sur les rapports fonctionnels entre culture et centre urbain ne sont que des hypothèses, des directions de recherche qu'il conviendrait d'approfondir en les étayant sur des données géographiques et humaines plus scientifiques, qualifiées et quantifiées. Cette première démarche, surtout intuitive et empirique, devrait cependant poser les jalons d'une étude de phénomène culturel et de société très important et signifiant.

Il nous faut partir de l'existence d'un lieu géométrique pour toute manifestation de culture. La communication par les signes, qui débouche sur la création d'une réalité culturelle a besoin d'une agora, d'un espace commun où l'échange est ressenti comme une situation géographique privilégiée. Il est évident, et ceci est plus notable depuis la constitution des grandes villes à la Renaissance, qu'une vie culturelle est d'autant plus riche qu'elle dispose d'un "centre", lieu d'attraction d'un public et de réunion d'affinités. Lorsque le centre disparaît, lorsque l'espace commun est dilué, il y a de fortes chances pour que s'établisse le désert culturel. Il nous faut donc convenir de l'existence tangible, dans toute civilisation, d'un lieu qui favorise l'éclosion et la diffusion d'un patrimoine culturel commun. Les villages ou villes dortoirs de notre époque sont la parfaite illustration de cette constatation.

Toute culture passe par la communion autour de signes au sein de lieux géométriques sociaux, signes élaborés ensemble et reconnus.

Or, depuis le début du XIX^e siècle, on assiste, à y regarder de près, à une lente et progressive modification de la fonction culturelle des centres urbains. Dans un premier temps, au plus fort de

l'accession de la bourgeoisie à la Culture (la majuscule est importante!) il y a d'abord eu la marginalisation d'une grande partie de la société, le peuple, et son exclusion des phénomènes culturels. Les centres urbains et leur urbanisme ont joué un grand rôle dans cette exclusion. Dès que les grands travaux visant à installer la culture dans des palais ont été entrepris, à la place des cours et des places accessibles à tous, une large frange de la société a été écartée, "exilée" de la culture, au moment où celle-ci ne se s'élaborait plus dans les cathédrales, ouvertes, elles, à tout le monde. À ce moment-là ont commencé à apparaître les premiers ghettos culturels, et surtout la différenciation entre la Haute et la Basse Culture. Auparavant, théâtre et concerts étaient aussi unanimement reconnus et appréciés que les corridas et les carnivals, mais à la fin du XIX^e siècle, une frontière séparant les classes avait été solidement implantée. La dichotomie dans l'art entre les enthousiasmes du corps et ceux de l'esprit allait avoir de grandes conséquences.

Le XX^e siècle, avec ses efforts progressifs de démocratisation de la culture, a paradoxalement contribué à l'atténuation de l'importance culturelle des centres urbains. Alors qu'il voulait mettre fin à l'exclusion d'une partie de la société, il a causé la désertion pure et simple des centres comme domaines de la culture. Ceci pour deux raisons. D'une part, on a cru qu'il fallait apporter la culture au peuple qui en était privé. Cette "livraison à domicile", outre que ces effets culturels sont à peu près nuls (c'est un autre problème), a eu pour résultat de disperser dans les villes les lieux d'élaboration et de diffusion des données de l'art. D'autre part, le grand mouvement d'"aération" des métropoles et mégalofoles a provoqué une dispersion et un "élargissement" des lieux culturels.

* Université de Perpignan.

Les centres d'animation ont glissé du cœur des villes vers les périphéries. De sorte qu'après en avoir exclu une partie de la population on a vidé les lieux prestigieux où la culture avait son espace. Au delà du problème de la dilution, ce phénomène entraînait un autre inconvénient majeur: les centres urbains, vidés à l'heure de la sortie des bureaux, perdaient toute vie, se délabraient et devenaient, après avoir été des lieux de prestige, des lieux de rebut. Les vieux "carrés" sont devenus, dans beaucoup de cités, non seulement des déserts culturels, mais aussi des lieux insalubres et des foyers de violence ou au moins d'insécurité permanente.

L'élargissement de la diffusion culturelle n'a pas apporté les bienfaits que l'on attendait. Les Maisons de la Culture et autres satellites dispersés n'ont pas le succès escompté et c'est bien naturel. La culture a besoin d'un lieu, en quelque sorte sacré "aimanté", où tous doivent se réunir pour retrouver le sens ludique et communautaire qui est une partie de toute forme d'art. Petit à petit, les instances culturelles se sont rendu compte de la nécessité de la reconquête des centres pour le bien de la ville et de la culture. Car une ville déstructurée n'est plus un catalyseur culturel et la vie grégaire nécessaire s'y dilue.

Pour analyser les linéaments de ce phénomène, la ville de Mexico est un modèle parfait, comme pour tous les symptômes de l'urbanisation poussée à l'extrême. Le grossissement des problèmes permet de mieux voir les effets sociologiques et culturels urbains, de déceler les grandes mutations et d'analyser les solutions adoptées.

La qualité de la fonction culturelle du centre est d'autant plus remarquable à l'ÉPOQUE DE LA COLONISATION que pour des raisons de surveillance et de police les Espagnols ont redessiné le centre cérémoniel de Tenochtitlan afin d'y concentrer la cathédrale, le Palais du Gouvernement du vice-roi et la Plaza Mayor, pour mieux regrouper et délimiter les activités libres des citoyens. Le centre, qui avait été le lieu géométrique religieux et culturel sous les Aztèques, le redevient aussitôt, avec d'autres signes religieux et culturels, sous les Espagnols. Lieu d'élaboration de la spécificité de la culture coloniale, la "cité des palais" est le cadre de l'animation la plus frénétique et souvent la plus somptueuse. Octavio Paz nous décrit, dans son ouvrage sur *San Juan Inés de la Cruz*, les mirobolants arcs de triomphe qui étaient élevés sur la place au moment de l'arrivée d'un vice-roi et les joutes littéraires et artis-

tiques qui s'y déroulaient. Dans un excellent ouvrage sur le Siècle des Lumières à Mexico (*¿Relajados o reprimidos? Diversiones públicas y vida social en la ciudad de México durante el Siglo de las Luces*, FCE, Mexico 1987) J.P. Viqueira Albán nous décrit la fertilité et la richesse de la vie culturelle dans le centre à l'époque de la Colonie et nous voyons très bien comment les manifestations les plus variées, des courses de taureaux au théâtre et aux joutes littéraires. Le centre était un foyer intense et rayonnant de vie culturelle qui concernait l'ensemble des habitants de la capitale. De la Plaza del Volador aux deux Coliseos (l'ancien et le nouveau), un nombre impressionnant de lieux de loisirs et de culture sont concentrés dans l'espace du cœur de la ville. Il est évident qu'à cette époque ce lieu était le centre culturel de tous les citoyens.

Plus tard, APRÈS L'INDÉPENDANCE, il en fut tout autrement. Les hiérarchies s'établissent, les exclusions s'effectuent, et le centre est "nettoyé" pour faire place à un lieu culturel avant tout prestigieux et surtout solennel. Fernando Curiel, dans *Paseando por Plateros* (Martín Casillas, Mexico, 1982) nous en donne une parfaite image dans la description du Jockey Club et du *Palacio de los Azulejos*:

Constaban de sala de armas, fumador, gabinete para la siesta, boliches, comedores, salones de lectura, de conversación y de juego, billar, baños de agua fría y caliente. Gozaban de especial estima el Bacará, el Whist y el Poker. Los banquetes-cocina francesa eran regados con Burdeos y Borgoñas...

Cette atmosphère illustre parfaitement ce qu'est devenu le centre à la fin du siècle dernier. Il suffit de voir les constructions de cette époque, *Bellas Artes*, le Palais des Postes, pour comprendre que le centre est réservé à une culture de l'élite sociale. Le peuple et les pauvres n'y vont plus que pour servir, jamais pour s'amuser ou connaître. Une première exclusion a eu lieu, avec une séparation des attractions qui furent dès lors multipolaires et isolées, jamais concentrées.

APRÈS LA RÉVOLUTION, et surtout à l'époque contemporaine, au moment du plus gros développement urbain, le centre a été peu à peu déserté par les classes sociales qui en avaient fait leur espace culturel.

Dans la mesure où ce centre, en raison de l'élargissement de la ville et des problèmes de pollution atmosphérique, était abandonné aux bureaux et

aux affaires, il ne pouvait pas être lieu de réunion pour une population essentiellement dispersée. Plusieurs foyers se constituèrent et chacun concentra une forme de culture ou d'activité culturelle; la "Zone Rose" ou nouveau centre qui a polarisé les phénomènes de mode culturelle dans les années soixante et soixante dix; au nord, quelques tentatives ont été faites autour de *Plaza Satélite*; au sud, un foyer culturel actif s'est constitué près de l'Université et des résidences des gens aisés, à San Ángel et Coyoacan. Bref, la vie culturelle s'est dispersée et s'est différenciée géographiquement autant que socialement. Un grand mouvement centrifuge du coeur de la ville vers la périphérie s'est opéré. Ce qu'on a appelé la décentralisation a pleinement fonctionné.

La question se pose maintenant. Est-ce que la décentralisation culturelle est souhaitable dans une ville? Ou, pour le formuler autrement, est-ce que la décentralisation est une panacée pour tous les maux de nos sociétés urbaines? Il semble que les grands efforts effectués pour diversifier les lieux, pour amener la culture aux individus ne donnent pas entière satisfaction. Confusion bien connue maintenant entre démocratisation et démagogie, la diffusion culturelle tous azimuts a souvent des effets contraires à ceux que l'on escomptait. Apporter la culture à ceux qui ne la demandent pas, devient facilement une imposition. Le seul enrichissement culturel pertinent ne peut provenir que d'une demande, même plus ou moins consciente, d'un élan de celui qui doit le recevoir. On a apporté, souvent à grands frais, ce qu'on appelait "Haute Culture" à des groupes qui n'étaient pas préparés, ou plutôt prévenus pour la recevoir. Le résultat a été négatif, et ces sollicitations le plus fréquemment imposées ont eu plutôt un effet de RÉPULSION.

En outre, en diffusant les phénomènes culturels par la dispersion, on est arrivé à désunir par la culture, ce qui est pour le moins paradoxal. Le fait d'aller du centre vers la périphérie a provoqué, non seulement un éclatement géographique ou spatial, mais encore une séparation des genres, par la présentation de modes mineurs dans certains quartiers, de modes majeurs dans d'autres. En fait, cette politique culturelle, se voulant plus démocratique, n'a fait que renforcer les effets d'une hiérarchie culturelle. Le résultat en a été une culture sectorielle, voire sectaire. Dans le cas de Mexico, la désertion culturelle du centre dans les années soixante, après les efforts remarquables de centralisation de la *Casa del Lago* qui ont donné de magnifiques résultats, a

conduit à une dispersion assez stérile qui n'est pas loin de la constitution de ghettos culturels: Le *Palacio de Bellas Artes* pour les prestigieux spectacles réservés à la haute société; l'*Auditorio* dans Chapultepec pour les spectacles de masse, du côté de *Plaza Satélite* pour la moyenne et petite bourgeoisie, Coyoacan pour les intellectuels d'avant garde, style rive gauche parisienne, San Ángel pour la bourgeoisie intellectuelle et aisée, plus loin l'Université avec le remarquable ensemble architectural, pour l'intelligentsia à la page, les théâtres du *Seguro Social* et quelques salles proches du centre pour les pièces de boulevard... cette diversité est bien plutôt une séparation, une délimitation des espaces qui la plupart du temps s'excluent l'un l'autre. Or la vie culturelle s'est toujours enrichie de l'effet de contact, de dialogue dont le dernier exemple, le plus remarquable à Mexico, est le bouillonnement de la *Casa del Lago* de 1956 à 1966; quand le Département de Diffusion Culturelle de l'Université s'est installé au centre du parc de Chapultepec il a engendré, au sein de spectacles de tous et pour tous, ce qu'il y a de plus remarquable dans la culture mexicaine contemporaine.

La séparation ne peut être que nuisible: on pourrait remarquer que même dans le domaine de la sécurité urbaine et l'échange social, les urbanistes s'accordent à considérer qu'il est souhaitable de mêler les classes sociales et de ne pas établir de limites, de frontières dans l'urbanisme et l'architecture des cités.

En résumé et pour le cas de Mexico, on a pu constater qu'au début des années quatre-vingt, il y avait des espaces presque exclusifs de diffusion culturelle. Comme dans beaucoup d'autres villes à notre époque, le phénomène RIVE DROITE/RIVE GAUCHE, avec tous les clivages qu'il implique, ne faisait que se renforcer.

Heureusement, la décennie quatre-vingt/quatre-vingt-dix a réagi contre cet état de fait. De nouvelles orientations sont apparues, entraînant une notable modification du panorama culturel et un renouveau des données. Les instances culturelles semblent avoir pris conscience, même si c'est encore implicite, d'une carence et s'efforcent, avec succès, d'y porter remède.

La cause de ce revirement, qu'on pourrait appeler la RECONQUÊTE CULTURELLE DU CENTRE est la constatation de plusieurs inconvénients: le dépeuplement du Centre Historique en fait un lieu de délabrement, de misère et d'insécurité; la dispersion vers la périphérie provoque l'isolement et le manque de

communication; les barrières entre la "Haute Culture" et la "Basse Culture" se renforcent jusqu'à provoquer une différenciation des signes culturels, un groupe social devient "barbare" pour un autre et réciproquement. Une grande partie des essais de Carlos Monsiváis souligne l'évidence et le danger de ce phénomène. Mais il ne suffit pas de dénoncer les faits et de défendre une culture par rapport à l'autre. Au contraire, cela ne peut que les séparer davantage et les opposer. Ce n'est pas en glorifiant les effets de la "Basse Culture" que l'on supprimera la ségrégation culturelle. La solution se trouve, c'est mon hypothèse, dans une modification géographique, spatiale, de l'organisation culturelle de la ville.

On prendra chaque jour davantage conscience que l'environnement est générateur d'enrichissement culturel. La culture a besoin d'une ritualisation. Cette ritualisation ne doit pas être confondue avec l'élitisation, ce serait un grave contre sens. L'Histoire nous prouve que le théâtre espagnol du Siècle d'Or, la culture du Mexico colonial et de bien d'autres civilisations ont été des "cérémonies" où accouraient toutes classes et toutes "castas". La dispersion des cultures dans la ville a provoqué chez beaucoup le sentiment désabusé que "la messe était finie". Or, c'est dans le centre des villes que la messe peut se dire encore, si la culture veut bien les reconquérir, comme Mexico nous en montre le chemin.

Alors que le développement urbain démesuré étendait immensément les limites de la ville des monts de l'Ajusco jusqu'à Tepozotlan, de Texcoco au *Desierto de los Leones*, alors que, dans les années quatre-vingt, le périmètre était de plus en plus éloigné du centre, voilà que le vieux coeur de la ville se met à revivre et nous offre les phénomènes les plus prestigieux de la vie culturelle mexicaine. L'explosion spatiale des lieux culturels se décante, ils ne vont plus être redondants mais plutôt spécialisés et leur répartition, au lieu d'offrir l'image de la multiplication affaiblie, va obéir à une certaine logique fonctionnelle, sans que chaque espace essaie de tirer la couverture à soi. Et ce qu'il y a de plus remarquable dans cette mutation, c'est qu'on a l'impression qu'il ne s'agit pas d'une volonté délibérée de changer de stratégie, mais plutôt que c'est la dynamique propre de la ville, du développement urbain, qui a elle-même apporté ces modifications du tissu culturel.

Les espaces, donc, se donnent un style différent, un ton particulier, des modalités différentes d'expression culturelle. Au sud, l'Université, dans son splendide complexe de "Cultisur", avec ses théâtres,

ses espaces organisés prolongeant le campus, présente des activités et des spectacles continus et plus axés sur la recherche, la réflexion, l'avant-garde ou la formation et l'information culturelle. C'est le lieu des cycles (concerts, cinémas...) et de la fermentation d'images et d'idées. À côté, comme un complément, dans les quartiers de Coyoacan et de San Ángel, c'est la vie intellectuelle plutôt "Rive Gauche", une culture désolennisée et sans corset, en un sens plus ludique. Tout cet espace culturel du Grand Sud est un peu comme un courant parallèle, d'autant plus indépendant qu'il fonctionne, soit avec des petits budgets, soit avec les budgets du Département de Diffusion Culturelle de l'Université, ce qui offre une excellente alternative au poids des budgets de l'État.

Plus haut, vers le centre, s'élabore et se présente une autre forme de création et de diffusion culturelle. Il ne s'agit pas à proprement parler de l'ancien coeur de la ville. Civilisation automobile oblige, ce n'est plus un point, c'est une ligne qui représente l'espace culturel central. Cette ligne va de la *Fuente de Petróleos* et de l'*Auditorio* jusqu'au bout de la vieille ville, bien après le *Zócalo*. Cet espace, constitué par les différents musées du parc de Chapultepec et ses lieux de rencontre populaire et culturelle, passe par *Bellas Artes*, *Palacio de Minería* et les nombreux édifices du Centre Historique qui sont peu à peu restaurés pour les besoins de causes culturelles de plus en plus nombreuses. Nous avons sur cette ligne une autre modalité d'expression. Il s'agit d'un autre pôle, et cette bipolarité établie avec le Sud définit une structure urbaine nouvelle sur laquelle va se placer la vie, ou plutôt le courant vital de la culture. Ainsi la diffusion et l'expression ne se diluent pas pour aller chercher un public (qui a tendance à fuir quand on le poursuit), mais elles se concentrent pour constituer un pôle d'aimantation et d'attraction, ce qui est la meilleure manière de séduire. En fait, toute la démarche est là: il ne s'agit plus de courir après le public pour le fasciner (soit l'immobiliser) mais de lui préparer un lieu qui doit le séduire (l'attirer). La meilleure preuve du bien-fondé de cette option est que les lieux intermédiaires dans la ville sont très peu fréquentés par le public, relativement s'entend. L'Hôtel de Mexico, à mi-chemin entre les deux pôles culturels qui viennent d'être définis, malgré un théâtre et une galerie qui présentent des événements tout aussi valables, ne jouit pas de la même fréquentation.

Le Centre Historique va ainsi attirer, dans ses locaux prestigieux, longtemps désaffectés, maintenant

restaurés, non pas une classe sociale particulière, mais des modalités culturelles différentes. La première institution culturelle qui a donné l'exemple de cette reconquête nécessaire du vieux cœur de la ville fut l'Université. Cela pourrait sembler paradoxal puisque, nous l'avons dit, le Département de Diffusion Culturelle dispose d'une structure très performante dans le Sud. Pourtant, la cinémathèque universitaire s'est installée, il y a trois ans, dans un couvent du centre. Un peu après, la Maison du Livre a pris possession d'une belle maison du XIX^e siècle située près de l'avenue Chapultepec. Le REFLUX avait commencé et le mouvement ne cessa de s'amplifier. Les concerts seront donnés avec toujours plus de succès à *Bellas Artes* bien sûr, mais aussi dans tous les palais et musées situés autour. Les pièces de théâtre et les présentations de prestige se donnent dans l'ancien théâtre Iris, devenu Théâtre de la Ville. La foire du livre, dans le *Palacio de Minería*, attire un public de plus en plus considérable et diversifié. José Luis Cuevas a choisi d'installer le musée d'Art dont il fait don à l'État dans un ancien couvent du Centre Historique... les exemples se multiplient et nous nous proposons d'en donner un catalogue exhaustif et complet dans une étude ultérieure, le présent travail n'étant qu'une proposition d'hypothèses.

Le phénomène le plus remarquable de ce déplacement qui représente une mutation dans les structures culturelles d'une ville et d'un pays reste l'organisation, au cours de la décennie quatre-vingt, du FESTIVAL DEL CENTRO HISTÓRICO DE LA CIUDAD DE MÉXICO. Ce festival est le couronnement de ce que nous voulons démontrer. Au cours du mois de mars de chaque année, et cela depuis plusieurs printemps, une dizaine de palais, églises, vieilles demeures seigneuriales ont été réhabilités pour servir de cadre à un festival culturel qui est de plus en plus important et international, jusqu'à dépasser en prestige le festival international de Guanajuato. Dans les cadres splendides, qui ajoutent en parfaite complémentarité à l'aura, au caractère "sacré" et rituel de l'événement culturel, les concerts les plus prestigieux sont suivis par un public nombreux et hétérogène.

Ce retour vers le noyau primitif de la vieille ville est la démonstration que dans la vie culturelle urbaine, il ne faut pas croire que c'est en portant le spectacle aux gens que l'on diffuse la culture; au contraire, il faut partir du principe que si quelqu'un est attiré par un événement rehaussé par un cadre

qui a une charge temporelle historique et un environnement esthétique propice, il n'arguera pas de la difficulté de se déplacer, de l'éloignement ou des problèmes de stationnement, car on sait maintenant que ces arguments sont des prétextes de tiédeur. Le plaisir gagne à être gagné, et si pour jouir d'un spectacle il faut qu'il nous soit livré à domicile et pré-digéré, autant rester dans son fauteuil devant la télévision.

Donc, parmi les avatars du développement urbain exagéré que nous pouvons constater dans la mégapole de Mexico, il en est un au moins qui n'est pas trop délétère et qui est au contraire porteur d'un certain espoir; c'est le phénomène de recentrage, de reconquête du centre pour une meilleure conception de la diffusion de la culture. On peut même dire que ce phénomène peut amener à une modification des stratégies dans ce domaine et à une amélioration d'un "métissage" nécessaire à toute émission de signes communs.

C'est un espoir. Cette reconquête offre plusieurs avantages considérables et des progrès certains.

En premier lieu, elle amène une nouvelle fonctionnalité des édifices du patrimoine dont la désaffectation faisait peine à voir, d'autant plus que les visiter comme des reliques délabrées n'était que prétexte à nostalgie plus ou moins réactionnaire. Un nouveau "sang" leur est apporté, ils sont sujets plus qu'objets et cette vitalité les régénère.

De plus, ce reflux de la vie culturelle urbaine vers le vieux centre, le vrai "cœur" de la ville, nous ramène à un équilibre parce qu'il constitue une TENSION entre la fuite en avant vers les banlieues dortoir et le retour vers les racines profondes d'une identité. Il évite aussi la désertion du centre et sa transformation de lieu administratif de jour en une jungle dangereuse la nuit.

Enfin, et ceci est à nos yeux le plus important, il est le témoignage d'une reconquête de la vraie "fête" culturelle, de l'union possible de tous autour d'un phénomène signifiant commun. Le spectacle urbain retrouve le sens qu'il avait au moment de la Renaissance où se constituaient les grandes villes. Il réunit au lieu de séparer. Le retour vers le centre, avec ce que cela signifie pour l'inconscient de charge culturelle, témoigne d'un partage possible et d'une conception moins exclusive de la culture. Il ne s'agit plus de sacraliser un lieu pour le réserver à une classe sociale sacralisée elle-même par cette "distinction", mais de rendre SACRÉ le fait culturel. Et cela sans grandiloquence ni phraséologie. Si nous prenons deux définitions du mot "sacré" dans

Le Petit Robert, nous aurons la différence entre l'une et l'autre conception: la première nous indique que le sacré est "ce qui appartient à un domaine séparé, interdit et inviolable"; c'est ce qu'était la culture dans certains lieux au moment où elle était réservée à une catégorie sociale. La deuxième définition, celle qui nous paraît beaucoup plus proche de ce que représente le phénomène de reconquête

du centre urbain pour la culture, est: "Est sacré ce qui est digne d'un respect absolu, qui a un caractère de valeur absolue". Le lieu géosocial que représente le centre d'une ville riche en accumulation architecturale de siècles de signes culturels prestigieux nous paraît être l'espace idéal pour la vraie réconciliation de ceux qui ont été séparés autour de ce qui peut le mieux les faire se retrouver.

